

J'AURAI VOULU UNE AUTRE HISTOIRE. Une histoire dans laquelle je n'apparaîtrais pas. J'aurais voulu une lumière plus diffuse. J'aurais aimé un dieu qui me guide et à qui j'aurais emboîté le pas. Dans cette marche paisible, je me serais laissé envoûter par de beaux paysages, j'aurais salué des gens aimables, j'aurais habité, mangé, chanté sans heurt ni peine, ignorant l'amertume qui colle encore à chacune de mes dents.

J'aurais voulu écrire un autre passé. Un passé qui épargne le réflexe de baisser les yeux à la question :

Alors ? C'était-bien-c'était-comment-ton-voyage ?

Je ne sais pas.

Mais ça, je ne peux pas le dire, ça, ça ne se dit pas. Alors je dis, oh oui fort intéressant et je raconte un peu des épisodes tellement racontés que je ne sais plus s'ils sont fiction ou réalité.

Mais je raconte.

Sans doute pour ne pas décevoir la personne chez qui je sens l'attente de reconnaître dans mes mots les images imprimées sur ces mois d'absence et de voyage. (J'aurais si peur de ne pas être à la hauteur de son imaginaire.)

Alors, je raconte

Un peu

On fait ce qu'on peut.

1

LA SIRÈNE RUGIT, inondant l'océan. Des otaries joueuses nagent de part et d'autre du bateau. Leurs petits cris se mêlent aux gémissements des pare-battages qui crissent sous la pression du langoustier.

Mer d'huile, beau fixe, manœuvres impeccables.

Mes yeux ruissellent sans que je m'en aperçoive. L'émotion du départ, la crainte inavouée de l'inconnu, le tressaillement des vagues. Courants d'air, sanglots, embruns, écume, épave. Des mots en cavale s'invitent et tournoient dans ma tête sans que je puisse en retenir aucun. J'ai l'impression que l'image floutée du port du Cap englouti sous mes larmes se retrouve enclose en moi, comme si ce paysage vaporeux s'invitait dans mon ventre. Je ne sais plus. Plus vraiment. Des formes obscures se mêlent aux mots pour venir résonner en moi. Je confonds les indices, perds mes repères, abandonnant par intermittence mon souffle à celui du vent. Qui, de l'air ou de moi, tournoie ? Mes

paumes crispées empoignent la rambarde salée comme pour retenir un ultime ancrage, sauvegarder un bout de continent pour m'assurer que je ne flotte pas, pas encore complètement.

Devant moi, les matelots et les pêcheurs, en route pour une campagne de plusieurs mois, dessinent un essaim coagulé à l'extrémité de la poupe. Leurs yeux ne forment qu'un seul regard suspendu aux contre-forts de Table Mountain, qu'ils ne reverront qu'à leur retour.

Petit à petit, l'horizon avale la côte. Robben Island apparaît puis disparaît. Peu à peu, la célérité du départ laisse place au dépouillement de la traversée, avec ce qu'elle apporte de pleine mer et d'oiseaux. Plein d'oiseaux, quels beaux oiseaux ! Pourquoi les départs inclinent-ils à tout trouver beau ?

J'aimerais rester là, ouvrir la parenthèse, camper à vie, avaler les embruns et l'air chaud, tout l'air chaud, et gonfler, gonfler jusqu'à devenir voile. J'aimerais épouser la mer et prendre le soleil à témoin. Et le bateau avance et je me gorge d'air et je ne veux que cela.

Ma cabine est aussi grande qu'une minuscule salle de bains. Deux bannettes superposées, un matelas, une

minitable. Miroir, lavabo, hublot. Un placard aussi, pour les effets personnels. Une fine cornière métallique vient encercler chacune des pièces du mobilier pour prévenir les chutes d'objets pendant la traversée. Le tout est maculé d'une fine couche de sel luisante qui colle au toucher. À bord, rien ne distingue les officiers des matelots : tous sont habillés de bleus de travail sauf, peut-être, le capitaine et Santana. Le petit corps trapu du jeune lieutenant est enveloppé dans une combinaison orange, comme sur les chantiers. Il faut dire que le bateau lui-même est un vrai chantier. Il faut les voir, les pêcheurs, réparer les casiers. Ils les prennent, les retournent d'un doigt comme si c'était facile, comme s'ils étaient légers, comme s'ils n'existaient pas. Leurs mains sont des couleuvres luisantes dont les mouvements ondulent entre les mailles des filets. Sans trêve, les navettes de ficelle verte passent et repassent de chaque côté des déchirures. Trois hommes forment une chaîne humaine. Le premier, placé sur le pont, saisit les casiers réparés et les transmet à un autre pêcheur qui, accroché mystérieusement à la pile, place le fardeau sur sa tête et le tend au matelot placé au sommet. Au fur et à mesure que la journée avance, les casiers s'empilent et s'accumulent jusqu'à former une imposante tour vert bouteille. C'est haut, c'est grand,

mais, magie suprême, tout reste en l'air, comme suspendu au ciel. Puis, à mesure que le soleil rejoint la mer, le pont se vide des dizaines de pêcheurs. La fourmilière d'hommes en bleu laisse place à l'immense sculpture qui trône au milieu du pont. Son ombre s'étire jusque dans la mer qui défile de part et d'autre de l'*Austral*.

À bord, nous sommes douze passagers : Finn, Meg, Robby et Mary, tous habitants et natifs de l'île, Phil, le directeur de l'école, six techniciens sud-africains, missionnés pour réparer la jetée, et moi. Nous nous retrouvons à l'heure des repas dans le petit réfectoire passager.

Avant même de s'asseoir, Robby pose une bouteille d'eau en plastique sur la table.

« C'est de l'eau du volcan, nous adresse-t-il fièrement. Quand je vais sur le continent, j'en apporte plusieurs litres avec moi. C'est la dernière bouteille qu'il me reste, je l'ai spécialement gardée pour la traversée. »

Une fois les assiettes servies, plus un mot. Les passagers restent concentrés sur leur plat, sans le quitter des yeux. Ils raclent leurs assiettes de soupe et de fromage blanc jusqu'à les laisser immaculées. Je les regarde, interdite. Que représente un repas pour eux ?

Sur le pont, les bourrasques de vent amènent un air froid et vivifiant. Le bras tendu, je m'amuse à superposer la lueur de la lune à celle de ma cigarette qui se consume à vitesse grand V. Je porte le bâtonnet incandescent à ma bouche et imagine que j'inhale une fumée au goût plus céleste et soufré. Je reste là un long moment, les yeux happés par l'étendue monochrome qui s'étend devant moi.

Avant que j'atteigne ma cabine, Santana, le second capitaine, m'invite, d'un geste furtif, à le rejoindre à la passerelle. Le jeune officier cubain se tient debout, seul avec le timonier, un grand monsieur au ventre rond, le nez collé contre la paroi vitrée, les yeux rivés sur le large. Tout est calme. Seul un bip bip, à peine audible, s'échappe de la pénombre capiteuse.

La lueur des écrans radar révèle le teint mat et les yeux noirs du second, que dominent de lourds sourcils broussailleux. Santana jette un œil sur l'anémomètre qu'une lumière de veille laisse éclairé et perce le silence par des banalités :

« On a de la chance avec le temps. Ce n'est pas toujours le cas. Normalement, ça va continuer comme ça jusqu'à l'arrivée. »

Le lieutenant marque un long silence.